

## Hamilton

1970

Se déplaçant de l'un à l'autre comme s'il pouvait y avoir un transfert égal ou une juste distribution, comme s'il existait au-delà de tout un équilibre parfait ou du moins suffisamment fonctionnel, échouant à le trouver, échouant à mettre fin à l'inconfort de l'une et de l'autre position, l'une trop prête à céder sous l'effet d'un effort prolongé, l'autre trop rigide et sûre de sa propre droiture, et dans l'interstice nulle moyenne facile, nul sol de repos ou de résolution, rien sinon la même chose encore depuis si longtemps qu'on dirait que c'est un certain automatisme entêté qui ramène les choses à ce point critique et surchargé où on inflige la question aussi vive et viscérale que la vue d'instruments innombrables, là où le prochain pas fatal se pose, où la hache reste suspendue et s'apprête à la chute, immobile, suspendue encore, attendant le signal du départ ou n'importe quel autre détail, imperceptible mais indispensable, du magma informationnel, n'importe quoi pour le mettre en marche, tout ici maintenant, pour en finir, franchir le cap, rompre la glace, se mettre dans un courant quelconque, préparé progressivement à une commande qui est une invitation, qui est une décision, une concentration de modalités diverses sur le point précis de leur crise, ce point qui rassemble tout ça et l'aiguille ailleurs, qui surveille le champ entier, cherchant ce qu'il sait déjà être le résultat programmé, à supposer qu'un temps de recherche soit encore permis, à volonté ou à loisir, car s'il s'agissait de réfléchir, de ruminer et de délibérer, alors ça pencherait par là, plutôt que par ici, où tout ce qui va arriver est déjà en train, n'est pas le fait

ni l'événement d'une volonté ou d'un dessein mais une répétition, comme un cran ou une dent ou un tour de plus à travers quelque jonction de silicium, quelque minuscule pli optique fibreux sur la ligne droite qui relie deux différences, événement dont on ne voit plus les antécédents depuis cette perspective, le désavantage de ce point où il est sur le point d'arriver, où cela va arriver, où ce n'est que déplacement, attente, accumulation laborieuse et mécanique, puis se remuant encore, se déplaçant, se penchant de ce côté-ci et de ce côté-là, se balançant inégalement sous le contrôle d'un pivot disloqué, comme si ça avançait petit à petit vers son terminus critique, quelque grand récit idiomatique qui grince à craquer, l'attente s'intensifie de nouveau mais cela arrivera quand même de nulle part, rien ne le contrôle malgré le fait de se pencher encore plus loin en défiant toute gravité avec toute la grâce du dissentiment pur, la candeur d'une pause liminale et prolongée qui provoque sa propre interruption, dansant sur les bords fluides d'un non-retour affirmatif, se déplaçant jusqu'à ce que ça bascule, tout le tremblement, ça se renverse et tombe d'un coup, il n'y a ni origine ni cause, ça survient avec la concentration fulgurante d'un rayon aléatoire qui rase le champ entier, se transformant avec une rapidité fractale en altérité irréparable, tranchant dans le château de cartes comme si de rien n'était, même si le moment paraît saturé au-delà de toute possibilité logique, tant de choses qui se passent si vite que saisir n'a plus de sens, tape tape tape c'est tout ce qui nous reste, aussi rapidement que le permettent les tendons déjà claqués au maximum en espérant attraper le menu fragment volant, car le barrage informatique saute sur cette pointe d'épingle de telle sorte que rien d'identifiable ne puisse y être présent c'est-à-dire à l'intérieur de limites traçables, rien sauf les revenants du présent où tout n'est que déplacement, passage, relais, sauf peut-être, comment le dire autrement, qu'à travers ce fantôme de l'espace vient le changement, là où il n'y avait auparavant que le déplacement il y a d'un coup la bête rampante d'une altérité triomphante, toute fluide et reluisante, battante comme une convulsion future et cataclysmique où le métal fusionne avec la chair, l'extase synthétique et cybernétique qui est la fiction d'une science et la science d'une fiction et l'amour de la machine au-delà de toute hantise du

rejet, jusqu'au bout par un seuil ou une barrière qui se retire encore – de douleur, de langue – au-delà des points de repère familiers où ça se tord à présent, d'un côté et puis de l'autre, traînant irrégulièrement les pieds, sur place, n'allant nulle part, nulle part ailleurs que dans cet ici-maintenant-là-alors indifférent qui concerne ceci, cette prothèse.

Il se tenait debout devant l'évier, accoudé à ses bords, ses yeux fixant un endroit précis ou vague devant lui, difficile de dire lequel. Peut-être le robinet de remplissage de la cuve d'eau chaude où un torchon à moitié sec restait suspendu. Ce n'était pas le torchon de vaisselle, mais celui dont on se servait pour essuyer la table ou le comptoir. Derrière le robinet il y avait un mur, certainement un mur extérieur. Il regardait peut-être un vague néant ou du moins la limite de la vue. Il n'y avait rien à regarder, il avait déjà regardé par là et plus rien ne pouvait l'étonner. Il n'y avait rien que l'acte de regarder soit capable d'éclaircir. Il se repliait à moitié, les coudes soutenant le buste à un angle d'environ 135 degrés, une seule jambe dressée sur la pointe du pied ce qui permettait à l'autre de se balancer légèrement à fleur de plancher. Ou bien, se penchant toujours sur les coudes pour déplacer le poids de son corps, il vacillait d'un côté à l'autre, poussant un soupir à peine articulé, respirant à fond afin de se préparer au prochain spasme, et puis faisant la grimace du répertoire, celle de toutes saisons, de toutes sortes de douleur et de dégoût, avant même que le tic ne survienne. C'est-à-dire le prochain tic, car il n'y en a jamais eu de premier, le premier d'une série non plus, une telle idée n'avait pas de sens. Il s'agissait d'un phénomène psychophysiologique impossible à identifier, entre une douleur fantôme et une névralgie rhumatismale ou arthritique. Quelque chose de viscéral ou de volatil, de fluide ou de mécanique, cela n'avait pas d'importance, car ça brûlait comme un nerf à vif, comme un moignon pleurant sa jambe partie. Il n'y avait rien à faire sauf se gaver d'analgésiques, alors il grimaçait, soupirait, attendait, vacillait, se déplaçait mille fois, tout le long d'une vie, et puis se redressait et recommençait à faire la vaisselle.

Et à réciter Virgile. Il y a un vers de Virgile qu'il s'obstine à réciter. C'est une incantation appelée à la rescousse pour anticiper

l'arrivée du spasme, une lutte de l'esprit contre la pagaille aléatoire de la matière fantôme, comme si on savait déjà que la douleur était de la matière, qu'une douleur fantôme se situait dans la chair. C'est un chant ou une conjuration dont le son en quelque sorte apaise, dont le rythme libère des rêves difficiles à imaginer, un chant qui le détourne de toute la gamme des souffrances qu'il subit, répondant au désir pressé du repos de ses nerfs écorchés qui interrompent le sommeil et surexcitent l'éveil. C'est une incantation ou une conjuration importée du souvenir écolier des langues étrangères : des langues étrangères qui ne se parlent plus. C'est un vers d'une langue morte : *Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum* – « Le sabot frappe le champ poussiéreux d'un rythme de quatre pieds<sup>1</sup> ». En l'occurrence il n'y a pas de traduction immédiate ou explicite, alors qu'il ne s'agit que de traduction dans tout ce qui se passe ici. En apparence il n'y a que cette répétition machinale qui accompagne un déplacement des hanches dans l'attente de la douleur encore, la même, mais ce n'est jamais la même, marchant toujours sur l'imprévisible de son intensité, de son moment, comme un éclair ou un tremblement de terre à l'intérieur d'un corps infirme.

C'est donc un vers de Virgile. Il contient le maximum de syllabes permises dans un hexamètre classique, tous les pieds sauf le dernier étant des dactyles : / – ∪ ∪ / – ∪ ∪ / – ∪ ∪ / – ∪ ∪ / – ∪ ∪ / – –. Il se situe à la limite de la démarche rhétorique, une rhétorique qui s'inspire de la forme et du mouvement corporels et qui reste hantée par sa propre monstruosité. C'est un chant ou une conjuration, il sert à exhorter ou à exorciser. C'est un morceau narratif extrait de son contexte grâce à son puissant effet poétique, une application grossièrement littérale du principe jakobsonien, une syntagmatisation sommaire du sens sémantique par le biais de la force rythmique<sup>2</sup>. Un vers qui parle de pieds galopants devenu le paradigme

1. C'est moi qui traduis. Cf. Virgile, *L'Énéide*, trad. Maurice Rat, Paris, Garnier, 1965, p. 185 : « Le sabot sonore des quadrupèdes ébranle la plaine pou-dreuse. »

2. Cf. Roman Jakobson, « Linguistique et poétique », dans *Essais de linguistique générale*, trad. Nicolas Ruwet, Paris, Minuit, 1963, p. 220 : « La fonction

d'un vers plein de pieds, ou de pieds pleins de doigts, ou de temps, de sabots ou de pieds qui battent leur plein. Or, c'est bien un vers qui fait danser un amputé de la jambe. Accoudé sur les bords de l'évier de cuisine, vacillant de la chair au métal et de nouveau à la chair, anticipant la prochaine attaque d'un fantôme intime, il arrive à chanter, et sans s'en rendre compte à danser, dansant à travers le tour spasmodique qui contrôlerait autrement tout déplacement du poids d'une jambe à l'autre, résistant aux caprices de cette impulsion nerveuse, dansant à travers le champ de sa souffrance, faisant voler la poussière au galop d'un cavalier classique.

À les entendre dans la translittération d'un anglais ou d'un français moins flexionnel que le latin, les mots originaux arrivent dans n'importe quel ordre. Les lois de la syntaxe paraissent avoir abdiqué leur autorité, alors qu'en fait cette autorité s'est déplacée des opérations de flexion à l'intérieur des mots pour venir résider dans des fonctions de consécution parmi les mots. De même, les lois sémantiques paraissent avoir abdiqué leur autorité sur les opérations syntaxiques, ayant cédé à la forte impulsion du rythme de la phrase. Or, l'effet de cette disposition syntagmatique particulière est de réinscrire le sens sémantique afin de créer des déplacements continus entre les deux plans linguistiques. Ce n'est qu'un cas exemplaire de ce qui se passe dans n'importe quel énoncé, concentré dans une forme que nous appelons poétique. Cela dit, la phrase trouble l'ordre, et l'ordre parmi les ordres, elle pose du point de vue de l'articulation linguistique une série de questions, une série de questions sur cette articulation même.

Le latin agit comme un leurre, Virgile n'est qu'un prétexte. Il ne le parlait pas. Il le citait, accoudé péniblement à l'évier de la cuisine, se déplaçant d'un côté et de l'autre, attendant le prochain coup, à court de moyens de le parer, essayant d'esquiver l'irrégularité de la séquence et choisissant de traîner les pieds, sur place, lentement et rythmiquement, en un va-et-vient qui finit par rythmer autre chose que la vaisselle. Il revêtait le tout de ce vers de Virgile concernant des chevaux à quatre pieds qui galopent sur une

poétique projette le principe d'équivalence de l'axe de sélection sur l'axe de combinaison. »